

grands vents ; il contrarie la culture du houblon en abattant les tuteurs ; il infecte les terres en disséminant outre mesure les graines ailées des mauvaises plantes, telles que les graines de chardon, de laiteron, de pissenlit ; il entraîne les sables mouvants et les balaie sur les emblaves ; il rompt les plantes à tige molle ; il arrête la végétation des plantes les plus robustes en desséchant le sol, en flétrissant les feuilles de ces plantes, en ébranlant par trop les racines. Le vent humide et chaud, très-favorable aux plantes fourragères, est très-nuisible en ce qu'il contrarie la fécondation par sa violence.

Rien que d'après les rapides données météorologiques que nous venons d'exposer, il est facile de s'expliquer les différences de situation au milieu desquelles opère le cultivateur, facile de comprendre que nous avons à compter avec les montagnes, avec les bois, avec la nature et la couleur du terrain, avec le voisinage des eaux, avec les vents dominants, etc. Ce sont ces distinctions qui constituent les climats si variés, souvent à de très-courtes distances.

P. JOIGNEAUX.

Carrière Agricole.

APPLICATION ; RÉSIDENCE A LA CAMPAGNE ; MŒURS RURALES.

Je n'ai pas encore parlé de la condition morale la plus essentielle peut-être au succès d'une entreprise agricole : je veux dire l'*application*, ou de la ferme détermination de l'homme qui la dirige, de consacrer ses soins et son temps à en ordonner et surveiller tous les détails. Ce n'est pas trop d'un homme tout entier pour l'agriculture ; et se serait en vain que l'on se flatterait du succès, en lui consacrant quelques instants dérobés à d'autres occupations, ou interrompus par des distractions d'affaires ou de plaisir. L'homme qui ne veut faire de l'agriculture qu'un délassement, doit bien calculer du moins que, si dans les circonstances les plus favorables, il n'y éprouve pas de grandes pertes, il ne pourra jamais y trouver les bénéfices qu'il aurait pu en espérer au moyen d'une constante application.

Au nombre des circonstances de l'application, il faut compter en première ligne la *résidence*. C'est pendant tout le cours de l'année que la présence d'un agriculteur à la tête de son entreprise est d'une nécessité absolue. Sans doute, lorsqu'après un assez grand nombre d'années de soins, de tâtonnements et de recherches, un homme est parvenu à amener son affaire au point que les mécaniciens appellent le *mouvement uniforme* ; lorsque la machine n'a plus besoin que de recevoir une impulsion déter-

minée, pour persévérer dans une marche à laquelle il n'y a plus rien à changer, parce que l'expérience a prononcé sur la régularité de tous les détails ; lorsque l'agriculteur a lui-même terminé son apprentissage de pratique, de manière à pouvoir juger même de loin les difficultés accidentelles que les circonstances peuvent faire naître, il est possible, à la rigueur, qu'il dirige son exploitation au moyen d'un agent dévoué et intelligent, et sans une présence continue sur les lieux : mais dans ce cas même, il est presque impossible que les bénéfices ne soient pas diminués par cette circonstance, parce qu'il se rencontre une multitude de cas où il est indispensable de prendre une détermination prompte, et où l'inspection des objets peut seule la motiver avec certitude. Tant que les choses ne sont pas parvenues au point que je viens d'indiquer, tant sous le rapport de l'expérience pratique de l'agriculteur que sous celui de la marche de l'exploitation, se serait se faire une chimérique illusion que de croire à la possibilité de diriger la culture d'une ferme, sans y fixer sa résidence pour toute l'année.

Dans les pays où les grands propriétaires n'ont pas cessé de résider sur leurs domaines, c'est-à-dire, dans presque tous les États de l'Europe, la France exceptée, le ton de la bonne société ne s'est pas modelé exclusivement sur les habitudes de la vie urbaine : là chacun est resté dans les habitudes de la vie rurale, et loin de les considérer comme déshonorantes, on y voit le cachet d'une supériorité sociale qui commande du moins la considération, parce que la richesse et la puissance sont restées entre les mains des hommes qui n'ont pas abandonné la terre qui en forme la base la plus solide.

On sait tout ce qu'ont gagné les mœurs françaises en politesse, en élégance, et l'on peut dire aussi en frivolité, à cette combinaison sociale qui réunissait dans la capitale et dans les grandes villes, tout ce que la population comptait d'hommes opulents et devenus avides du genre de jouissances qu'ils y rencontraient. On a pu voir aussi, dans les événements des cinquante dernières années, quel genre d'influence a exercé cette combinaison sur la position sociale et politique de la classe d'hommes qui désertait ainsi la propriété foncière pour se concentrer dans les villes. Il semble qu'il eût été facile de prévoir les conséquences nécessaires de cette grande révolution dans les mœurs des diverses classes de la population ; car celle qui, en se plaçant en contact avec les classes industrielles dont la fortune s'accroissait chaque jour, venait échanger contre les places et les faveurs fugitives de la cour le patri-

monisme qu'elle avait dévoré dans le luxe des grandes cités laissait derrière elle une autre classe industrielle à laquelle devait échoir en partage la propriété des terres qu'elle avait délaissées, parce que la terre valant toujours le double pour le propriétaire qui la foule chaque jour de ses pieds, elle doit appartenir tôt ou tard à ceux auxquels on a cédé cet avantage.

Mais ce qu'il est important de considérer pour l'objet qui m'occupe ici, c'est la disparition presque totale des mœurs rurales dans les classes élevées de la société, au milieu de ce grand revirement de la propriété foncière. Dès qu'on a eu considéré comme une espèce de honte la résidence de la campagne, ceux-là même qui ne l'avaient pas quittée, adoptèrent comme une sorte de compensation et pour se rapprocher autant qu'il était possible des apparences de la bonne société, les usages et les habitudes que les convenances de la vie urbaine y avaient introduites, dans la distribution des habitations, dans les vêtements, dans les ameublements, dans la division du temps pour chaque journée, et dans toutes les habitudes de la vie privée, c'est-à-dire, dans toutes les circonstances qui exercent le plus d'influence sur les jouissances et le bonheur de chaque jour ; chez les propriétaires habitant encore la campagne, tout fut calqué sur les usages adoptés à la ville, comme si une position et des circonstances si différentes ne devaient pas exiger des habitudes et des usages souvent entièrement opposés. Il est résulté de là une contradiction perpétuelle entre les circonstances de la vie rurale et les habitudes de tous ceux des propriétaires qui résident momentanément à la campagne, et même d'un très-grand nombre de ceux qui ont continué à y faire leur séjour habituel : tout le monde a voulu être citadin, même au village, et l'on s'est ainsi laissé entraîner à une multitude d'habitudes qui y rendent la vie tellement gênante et incommode, qu'on a fait disparaître presque tout le charme qui s'attache à la vie rurale, pour les hommes qui la comprennent et qui savent en admettre les conséquences.

Lorsqu'un habitant des villes fait un séjour à la campagne, la difficulté qui domine particulièrement ses pensées, c'est de savoir comment il emploiera ses soirées ; mais l'homme qui sait vivre hors des villes, n'éprouve guère cet embarras : les soirées ne lui sont pas à charge, car il n'en a pas ; mais en revanche, il a de charmantes matinées, parce qu'il se couche et se lève de bonne heure ; et si dans les journées les plus courtes de l'hiver, une couple d'heures de nuit précèdent le souper qu'il prend immédiatement avant d'aller se livrer au repos, il trouve cet espace bien court,